

TEXTES PHILOSOPHIQUES

Tout ce que je crois **vrai**, je le crois parce que je le vois, parce que je l'entends et je le touche. Or je me suis rendu compte que tout cela peut me tromper. Des fois je crois voir des choses qui n'existent pas. Mais ce que je vois là tout de suite, devant moi, mon corps, mes mains, mes bras, mes jambes, est-ce qu'ils n'existent pas ?

Peut-être pas ! Peut-être que je suis fou ! Certains fous se prennent pour des rois ou des magiciens. Alors peut-être que je me prends pour un humain mais que je ne le suis pas ?

Et si je ne suis pas fou, peut-être que je suis endormi ? Je crois que je suis réveillé mais en réalité je rêve que je suis réveillé ? Mais si je rêve, ce que je rêve doit bien venir de quelque part ? Les images dont je rêve, elles sont forcément l'imitation de choses qui existent vraiment, non ? Et au moins existent les formes, les couleurs et les nombres ? Imaginons que je rêve, que rien n'existe. Mais tout de même $2+3 = 5$! Et le carré a quatre côtés ! Ça c'est forcément vrai, non ?

Ou alors, peut-être qu'un malin génie me fait croire toutes ces choses-là ? Il me trompe sans cesse sur toute chose ? Alors, je suppose que tout est faux, que rien n'existe.

Or, pour que le malin génie **me** trompe, il faut que je sois quelque chose ? Que je sois, moi ! S'il trompe quelque chose, il me trompe moi. Donc j'existe. *Je suis, j'existe*, ça je ne peux pas en douter : voilà la première de toutes les vérités.

D'après Descartes, *Les méditations*

Cher monsieur,

Je réponds à votre précédente lettre sur les **animaux**.

On n'a jamais vu un animal capable de vraiment parler, c'est-à-dire d'exprimer par la voix ou par les gestes quelque chose qui puisse se rapporter à la seule pensée et non à l'impulsion naturelle.

Or le langage est la seule preuve qu'il y a de la pensée dans le corps ; tous les hommes l'utilisent, même ceux qui sont stupides et ceux qui sont muets. Mais aucune bête ne peut l'utiliser.

C'est pourquoi le langage est ce qui distingue les hommes et les bêtes.

D'après Descartes, *Lettre à Morus du 5 février 1649*

Socrate : En agissant **mal**, un homme ne sera-t-il pas malheureux ?

Alicibiade : C'est certain.

Socrate : Et ceux dont il s'occupe seront malheureux aussi ?

Alicibiade : Eux aussi.

Socrate : Il n'est donc pas possible d'être heureux si l'on n'est pas sage et bon ?

Alicibiade : Cela n'est pas possible.

Socrate : Alors les hommes mauvais sont malheureux ?

Alicibiade : Sûrement.

Socrate : Ce n'est donc pas non plus en devenant riche qu'on devient heureux mais c'est en devenant sage ?

Alicibiade : Evidemment !

D'après Platon, *Dialogue Premier Alcibiade*

Socrate : Qu'est-ce donc que l'Homme ?

Alcibiade : Je ne saurais le dire.

Socrate : Tu sais en tout cas qu'il est ce qui se sert du corps, n'est-ce pas ?

Alcibiade : Oui.

Socrate : Or, n'est-ce pas l'âme qui se sert du corps ?

Alcibiade : Oui, elle toute seule.

Socrate : L'âme se sert du corps en le commandant, n'est-ce pas ?

Alcibiade : Oui.

Socrate : Mais alors l'homme est une de ces trois choses : l'âme toute seule, le corps tout seul ou l'âme et le corps ensemble. Non ?

Alcibiade : Sans doute.

Socrate : Mais nous avons reconnu que ce qui commande au corps c'est précisément l'homme.

Alcibiade : Nous l'avons reconnu.

Socrate : Oui mais est-ce que le corps peut se commander à lui-même puisqu'il est commandé ?

Alcibiade : Pas du tout.

Socrate : Le corps n'est donc pas l'homme. Alors est-ce l'âme et le corps ensemble ?

Alcibiade : Peut-être bien.

Socrate : Oui mais si une partie ne commande pas, les deux ensembles ne peuvent pas commander ?

Alcibiade : C'est juste.

Socrate : Alors, il faut en conclure que seule l'âme commande. L'homme n'est donc autre chose que l'âme.

Alcibiade : Il le faut absolument.

D'après Platon, Dialogue *Premier Alcibiade*

Un dictateur me parle :

- Je suis le maître, je peux tout !

Je lui réponds :

- Eh ! Que peux-tu ? Peux-tu te donner un autre esprit que celui que tu as ? Peux-tu me retirer ma **liberté** ?

- Tout le monde me fait la cour.

- Mais te fait-on la cour comme à un vrai homme ? Montre-moi quelqu'un qui voudrait te ressembler, comme on veut ressembler à un sage ?

- Mais je peux te faire couper la tête !

- Oh ! Tu as beau me menacer tu ne me fais pas peur. Je te dis que je suis libre.

- Toi ? Libre ? Comment ?

- Tu es le maître uniquement de mon corps. Prends-le. Tu n'as aucun pouvoir sur moi.

D'après Epictète, *Entretiens*

— L'homme libre est celui à qui tout arrive comme il le désire. Aussi, je veux que tout m'arrive comme il me plaît.

— Non mon ami : la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent comme elles arrivent, et non comme il te plaît.

D'après **Épictète**, *Entretiens I, 35, Les Stoïciens*

- Quoi ! Je ne suis pas **libre** de vouloir ce que je veux ? Moi je dis que je suis libre de vouloir comme il me plaira. Sans raison.
- Avec votre permission, cela n'a pas de sens. Vous voulez forcément en fonction des idées qui se présentent à vous. Il y a forcément une raison. Voulez-vous vous marier par exemple ?
- Oui ! Je veux me marier !
- Et pourquoi vous voulez vous marier ?
- Parce que je suis amoureux !
- Voilà une raison. Vous voyez ? Vous ne pouvez pas vouloir sans raison.
- Comment ça ? Je ne peux pas vouloir sans raison ? Pourtant il y a un proverbe qui dit : *ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux.*
- C'est absurde mon cher ami ! Cela voudrait dire qu'il y a un effet sans cause.
- Oui. Par exemple lorsque je joue à pile ou face. Je n'ai aucune raison de dire plus pile que face.
- Si ! Vous avez une raison. C'est que l'idée de pile se présente avant l'idée de face à votre esprit, par exemple. Même quand on ne sent pas une raison, il y en a une.
- Mais alors, ça veut dire que je ne suis pas libre ?
- Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont. Vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

D'après Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « De la liberté »

La mort n'est ni bien ni mal. En effet, ce qui fait du bien ou du mal est lié à ce que l'on sent. Or, quand on est mort on ne sent plus rien.

Par conséquent, on peut profiter de sa vie sans se soucier qu'elle soit le plus long possible et sans regretter de devoir mourir.

Il faut donc être bête pour dire que l'on a peur de la mort. Parce que tant que l'on existe la mort n'est pas là. Et lorsque la mort est là nous n'existons plus. Donc la mort n'est rien pour ceux qui sont en vie, et elle n'est rien pour les morts, puisqu'ils sont morts.

D'après Epicure, *Lettre à Ménécée*

Nous ne vivons jamais dans le temps présent. Ou bien nous voulons que l'avenir arrive vite, en le trouvant trop lent à venir, impatients que nous sommes. Ou bien nous nous rappelons sans cesse du passé, comme pour l'arrêter parce qu'il passe trop vite.

Nous sommes si imprudents que nous sommes perdus dans les temps qui ne sont pas les nôtres et ne pensons pas au seul qui nous appartient : le présent.

C'est que le présent, en général, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous rend triste ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir s'en aller.

Que chacun examine ses pensées : il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque pas au présent. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens. Le seul avenir est notre fin.

Ainsi nous ne vivons jamais vraiment, mais nous espérons vivre. Et, comme nous nous préparons toujours à être **heureux**, aussi nous ne le sommes jamais.

D'après Pascal, *Pensées*

Il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui ne dépendent pas de nous.

Ce qui dépend de nous c'est de croire ou de ne pas croire ; c'est de vouloir ou de ne pas vouloir ; c'est d'accepter ou de refuser. Bref tout ce qui vient de notre action.

Ce qui ne dépend pas de nous c'est la santé ; c'est la richesse ; c'est l'opinion des autres ; c'est les honneurs. Bref, tout ce qui ne vient pas de notre action.

Souviens-toi donc de ceci : si tu crois que tu peux changer ce qui ne dépend pas de toi, tu seras malheureux. Mais si tu penses que tu ne peux changer que ce qui dépend de toi, tu ne te sentiras jamais obligé de faire quelque chose, tu ne seras jamais fâché contre personne. Aucun **malheur** ne pourra t'atteindre !

D'après Epictète, *Manuel*

« L'amitié est l'entière confiance que deux personnes ont l'une pour l'autre dans la communication réciproque de leurs jugements secrets et de leurs impressions, dans la mesure où elle peut se concilier avec le respect qu'elles se portent réciproquement. L'homme qui a un ami n'est plus entièrement seul avec ses pensées comme dans une prison, mais il jouit d'une liberté, dont il se prive dans les foules, où il doit se renfermer en lui-même. »

Kant, *Doctrine de la vertu*, Vrin, 1968, p. 149-150

« La parfaite amitié est indivisible. Chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à distribuer ailleurs. En l'amitié, les âmes se mêlent et se confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui ; parce que c'était moi. »

D'après Montaigne, *Essais*, Livre I, chap. 28

« Ceux qui se témoignent mutuellement de l'amitié, en se fondant sur l'utilité qu'ils peuvent en retirer, ne s'aiment pas pour eux-mêmes, mais dans l'espoir d'obtenir de l'autre quelque avantage. Ainsi donc aimer à cause de l'utilité, c'est s'attacher en autrui à ce qui est avantageux pour soi-même ; aimer à cause du plaisir, c'est s'attacher en autrui à ce qui est agréable pour soi. Bref, on n'aime pas son ami parce qu'il est lui, on l'aime dans la mesure où il est utile ou agréable. Il en résulte que des amitiés de cette sorte sont fragiles. Le jour où les amis ne sont plus utiles ou agréables, nous cessons de les aimer. L'amitié parfaite est celle des bons et de ceux qui se ressemblent par la vertu. Ils se veulent mutuellement du bien, puisqu'ils sont bons. Vouloir le bien de ses amis pour leur propre personne, c'est atteindre le sommet de l'amitié. Une amitié de cette sorte subsiste tant que ceux qui la ressentent sont bons ; or le propre de la vertu est d'être durable. De telles amitiés sont rares, car les hommes qui remplissent ces conditions sont peu nombreux. Il leur faut en outre la consécration du temps et de la vie en commun ; le proverbe dit justement qu'on ne peut se connaître les uns les autres avant d'avoir mangé ensemble bien des fois. »

D'après Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Garnier-Flammarion, pp210-212

Les hommes savent ce qu'ils désirent, mais ils ne savent pas pourquoi ils le désirent. Ainsi par exemple, un enfant croit qu'il désire librement boire du lait, et un garçon en colère croit qu'il veut librement se venger s'il est courageux, fuir s'il est peureux. Un ivrogne croit qu'il parle librement alors qu'après il regrette ses paroles. De même encore, un fou, un bavard et bien d'autres gens croient qu'ils agissent librement, et non pas parce qu'ils sont portés par leur tempérament. Et comme tous les hommes croient cela, il n'est pas facile de penser autrement.

Spinoza, *Lettre à Schuller*, p. 1252 (traduction adaptée)

Les enfants, bien qu'ils doivent obéir aux commandements de leurs parents, ne sont cependant pas des esclaves ; car les commandements des parents sont liés à l'utilité des enfants. Nous reconnaissons donc une grande différence entre un *esclave*, un *fils* et un *sujet*, qui se définissent ainsi :

- Un *esclave* doit obéir à des commandements qui ne servent qu'au maître qui commande ;
- Un *fils* fait ce que lui est utile, par le commandement de ses parents ;
- Un *sujet* enfin, fait ce qui est utile au bien commun (et par conséquent aussi à lui-même) par le commandement du souverain.

D'après Spinoza, *Traité théologico-politique*.

Il n'y a point de liberté sans lois, ni où quelqu'un est au-dessus des lois. Un peuple libre *obéit*, mais il ne *sert* pas ; il a des *chefs* et non pas des *maîtres* ; il obéit aux lois, mais il n'obéit qu'aux lois et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes.

En un mot, la liberté suit toujours le sort des lois, elle règne ou périt avec elles.

D'après Rousseau, *Lettres écrites de la montagne* - VIII

Résistance et *obéissance*, voilà les deux vertus du citoyen. Par l'*obéissance* il assure l'ordre ; par la *résistance* il assure la liberté. La liberté ne va pas sans l'ordre ; l'ordre ne vaut rien sans la liberté. Obéir en résistant, c'est tout le secret. Ce qui détruit l'*obéissance* est anarchie ; ce qui détruit la *résistance* est tyrannie.

D'après Alain, *Propos sur les pouvoirs*

L'homme est libre : sans quoi conseils, encouragements, interdictions, récompenses et châtiments seraient inutiles. Pour mettre en évidence cette liberté, on doit remarquer que :

- Certains êtres agissent sans discernement, **comme la pierre** qui tombe, et il en est ainsi de tous les êtres privés du pouvoir de connaître.
- D'autres, **comme les animaux**, agissent par un discernement, mais qui n'est pas libre. En voyant le loup, la brebis juge bon de fuir, mais par un discernement naturel et non libre, car ce discernement est l'expression d'un instinct naturel.
- Mais l'**homme** agit par jugement, car c'est par le pouvoir de connaître qu'il estime devoir fuir ou poursuivre une chose. Et comme un tel jugement n'est pas l'effet d'un instinct naturel, mais un acte qui procède de la raison, l'homme agit par un jugement libre qui le rend capable de diversifier son action.

D'après Saint Thomas D'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 83, a. 1.

L'homme est un animal qui, lorsqu'il vit parmi d'autres membres de son espèce, a besoin d'un maître. Car il abuse à coup sûr de sa liberté à l'égard de ses semblables ; et quoique en tant que créature raisonnable il souhaite une loi qui pose les limites de la liberté de tous, son inclination animale égoïste l'entraîne cependant à faire exception pour lui-même quand il le peut. Il lui faut donc un maître. Mais le maître lui-même, il lui faut un maître !

D'après **Kant**, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*

Il était une fois des voyageurs qui venaient d'Inde. Ils avaient ramené un éléphant à Bagdad, et l'on avait parqué la bête dans une étable obscure. La population, désireuse de savoir à quoi ressemblait un tel animal, se précipita dans l'étable. Ne pouvant le voir avec leurs yeux, les visiteurs tâtèrent l'animal avec leurs mains. L'un d'eux toucha sa trompe et dit :

- Cet animal ressemble à un très gros tuyau !

Un autre qui lui touchait les oreilles s'écria :

- On dirait plutôt un gros éventail !

Un troisième qui lui caressait une patte s'exclama :

- Mais non, ce qu'on appelle éléphant est semblable à une grosse colonne !

Et chacun d'eux décrivait l'éléphant à sa manière, suivant la partie du corps qu'il touchait.

Mais s'ils avaient eu une chandelle, leurs avis n'auraient sans doute pas concordé pour autant. Car nos yeux nous trompent aussi souvent que le bout de nos doigts...

D'après le poète mystique persan Rûmi

Dans son sommeil, un homme rêve qu'il est un papillon. Il voltige de fleur en fleur, il butine, ouvre et referme ses ailes. Il a la légèreté du papillon, sa grâce et sa fragilité. Soudain, il se réveille, et il s'aperçoit avec étonnement qu'il est un homme. Mais est-il un homme qui vient de rêver qu'il était un papillon ? ou bien est-ce un papillon qui rêve qu'il est un homme ?

D'après Tchouang-Tseu

« Liberté »

Sur mes cahiers d'écolier

Sur mon pupitre et les arbres

Sur le sable sur la neige

J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues

Sur toutes les pages blanches

Pierre sang papier ou cendre

J'écris ton nom

Sur les images dorées

Sur les armes des guerriers

Sur la couronne des rois

J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert

Sur les nids sur les genêts

Sur l'écho de mon enfance

J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits

Sur le pain blanc des journées

Sur les saisons fiancées

J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur

Sur l'étang soleil moisi

Sur le lac lune vivante

J'écris ton nom

[...]

Paul Eluard, « Liberté », *Poésie et Vérité*, Paris, Éditions de la main à la plume, 1942.

C'est alors qu'apparut le renard.

– Bonjour, dit le renard.

– Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.

– Je suis là, dit la voix, sous le pommier.

– Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...

– Je suis un renard, dit le renard.

– Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...

– Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.

– Ah ! pardon, fit le petit prince.

Mais, après réflexion, il ajouta :

– Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

– Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?

– Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

– Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?

– Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

– C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »

– Créer des liens ?

– Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

Le Petit Prince, A. de St Exupéry, extrait du chapitre 21,

L'enfance

Qui peut nous dire quand ça finit

Qui peut nous dire quand ça commence

C'est rien avec de l'imprudence

C'est tout ce qui n'est pas écrit

L'enfance

Qui nous empêche de la vivre

De la revivre infiniment

De vivre à remonter le temps

De déchirer la fin du livre

L'enfance

C'est encore le droit de rêver

Et le droit de rêver encore

Jacques Brel, *L'enfance*

- Il faut que je te raconte, Socrate, ce que je viens d'apprendre sur ton ami...
- Attends un peu ! La langue te brule-t-elle à ce point que tu n'as même pas songé à passer ce que tu as à me dire au travers des trois tamis ?
- Mais Socrate, que veux-tu dire ?
- Tu sais bien qu'avant de parler, il faut toujours passer ce qu'on a à dire au travers de trois tamis.
- Quels tamis ?
- Le premier tamis est celui de la **vérité**. Es-tu sûr que ce que tu veux me dire est vrai ? L'as-tu vraiment vérifié par toi-même ?
- Non, on me l'a dit.
- C'est donc du « on dit », une rumeur. Tu ne sais même pas si c'est la vérité.
- Bof.
- Passons-le au travers du deuxième tamis : ce que tu veux m'apprendre sur mon ami est-il quelque chose de **bon** ?
- Ah non ! Au contraire...
- Tu veux me dire du mal de mon ami et tu ne sais même pas si c'est vrai ! Ce sont peut-être des mensonges, des racontars...
- Bof !
- Voyons le troisième tamis. Ce que tu as à raconter est-il **utile** ?
- Non pas vraiment...
- Alors, si ce que tu veux me dire n'est ni vrai ni bon ni utile, pourquoi veux-tu me le dire ? Garde-le pour toi. Encore mieux, oublie-le ! »

Sagesses et malice de Socrate, le philosophe de la rue, Christian Roche et Jean-Jacques Barrère, Albin Michel

Imagine une demeure souterraine en forme de caverne dans laquelle vivent des prisonniers qui sont là depuis leur plus jeune âge. Ceux-ci sont enchaînés de telle sorte qu'ils ne peuvent rien voir d'autre que, face à eux, la paroi de la caverne sur laquelle défilent des ombres. N'ayant jamais, de leur vie, pu voir autre chose que ces ombres, les habitants de la caverne pensent que les ombres sont la réalité. Aussi, pour eux, l'ombre d'une marionnette **est** une marionnette, l'ombre d'un chien **est** un chien et l'ombre d'un homme **est** un homme. Imagine maintenant qu'on délivre un de ces prisonniers pour le faire sortir de la caverne. Qu'on l'oblige à se lever, à tourner la tête, à marcher en direction de la lumière, au loin. Imagine sa peur face à cette lumière qui fait mal aux yeux et qui vient d'un monde inconnu dans lequel jamais aucun de ses compagnons n'est allé.

(...)

D'après Platon, La République

« Quelle chance, j'ai trouvé un trèfle à quatre feuilles ! » « Il est sorti de chez lui et paf, il a glissé sur une plaque de verglas et s'est cassé la jambe, pas de bol, c'était justement son anniversaire ! » Comment expliquer ce qui nous arrive ? Est-ce dû au hasard ? Est-ce une puissance supérieure qui décide de tout ? Y a-t-il une explication scientifique ou est-ce le « destin » ? Difficile de se dire que les choses arrivent « juste comme ça ». Les hommes ont depuis toujours essayé de trouver des explications, un sens aux événements. Qu'est-ce qui nous « arrive » et qu'est-ce que nous pouvons « faire arriver » ? Jusqu'à quel point décidons-nous de nos vies ? Parvenons-nous toujours à savoir pourquoi une chose nous arrive ?

Philéas et Autobule, n°50

On entend souvent dire : « T'es bête ! », « Ah, c'est malin ! », « C'est un élève brillant ! », « Tu es vraiment doué. Hé oui, quand il s'agit d'intelligence, on a tous notre avis. Mais comment faisons-nous pour être si sûr de nous ? Y avons-nous réfléchi de manière intelligente ? Sommes-nous aussi intelligents que nous le pensons ? Et puis c'est quoi, au fond, être intelligent ? Est-ce que c'est connaître beaucoup de choses ? Bien faire les choses ? Mais lesquelles et comment ? Y a-t-il différentes façons d'être intelligent ? Est-ce que quand on est intelligent, on agit toujours bien ? Être intelligent, est-ce que ça s'apprend ? Aïe !!! Les neurones surchauffent ! Peut-être que, finalement, toutes ces « bêtes » questions nous rendent plus intelligents !

Philéas et Autobule, n°43

S. - Les recettes de cuisine, tu sais bien que tu n'y connais rien ?

A. - Rien du tout.

S. - Est-ce que tu as une opinion personnelle sur la façon de s'y prendre et en changes-tu, ou bien est-ce que tu t'en remets à celui qui sait ?

A. - Je m'en remets à celui qui sait.

S. - Ou encore : si tu naviguais en mer, est-ce que tu aurais une opinion sur la position à donner à la barre, et en changerais-tu, faute de savoir, ou bien, t'en remettant au pilote, te tiendrais-tu tranquille ?

A. - Je m'en remettrais au pilote.

S. - Tu ne varies donc pas sur les choses que tu ignores, si tu sais que tu les ignores.

A. - Il me semble que non.

S. - Ainsi, tu comprends que les erreurs de conduite également résultent de cette ignorance qui consiste à croire qu'on sait ce qu'on ne sait pas ?

A. - Que veux-tu dire par là ?

S. - Nous n'entreprenons de faire une chose que lorsque nous pensons savoir ce que nous faisons ?

A. - Oui.

S. - Ceux qui ne pensent pas le savoir s'en remettent à d'autres ?

A. - Sans doute.

S. - Ainsi les ignorants de cette sorte ne commettent pas d'erreur dans la vie, parce qu'ils s'en remettent à d'autres de ce qu'ils ignorent.

A. - Oui.

S. - Quels sont donc ceux qui se trompent ? Je ne pense pas que ce soient ceux qui savent ?

A. - Non, certes.

S. - Alors, puisque ce ne sont ni ceux qui savent, ni ceux des ignorants qui savent qu'ils ne savent pas, restent ceux qui pensent qu'ils savent, bien qu'ils ne sachent pas.

Platon, Alcibiade majeur

TEXTES NON PHILOSOPHIQUES OU AMBIGÜES

Article 1. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 4. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres Membres de la Société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la Loi.

Article 5. La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

Extrait de la *Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen*, 1789

La **laïcité** garantit la liberté de conscience à tous. Chacun est libre de croire ou de ne pas croire. Elle permet la libre expression de ses convictions, dans le respect de celles d'autrui et dans les limites de l'ordre public.

La laïcité permet l'exercice de la citoyenneté, en conciliant la liberté de chacun avec l'égalité et la fraternité de tous dans le souci de l'intérêt général.

La laïcité de l'école offre aux élèves les conditions pour forger leur personnalité, exercer leur libre-arbitre et faire l'apprentissage de la citoyenneté.

Extrait de la *Charte de la laïcité*

Convention relative aux droits de l'enfant

12. Respect de l'avis des enfants

Les enfants ont le droit de donner librement leur avis sur les questions qui les concernent. Les adultes doivent les écouter avec attention et les prendre au sérieux.

13. Libre partage des idées

Les enfants ont le droit de partager librement ce qu'ils apprennent, pensent et ressentent, que ce soit en parlant, en dessinant, en écrivant ou de toute autre manière, sauf si cela fait du mal à d'autres personnes.

14. Liberté de pensée et de religion

Les enfants ont le droit d'avoir leurs propres pensées, opinions et religion, mais cela ne doit pas empêcher d'autres personnes de profiter de leurs droits. Les parents peuvent guider les enfants et leur apprendre à utiliser correctement ce droit en grandissant.

15. Créer ou rejoindre des groupes

Les enfants peuvent rejoindre ou créer des groupes ou des associations et se réunir avec d'autres personnes, du moment que cela ne fait de mal à personne.

Disponible sur le site de l'UNICEF

Tu n'auras pas d'autres **dieux** devant moi. Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut ou sur la terre ici-bas, ou dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas.

Tu ne commettras pas de meurtre.

Tu ne commettras pas de vol.

Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

D'après *La Bible*, Exode, XX

Comment, avec ses quatre petits millimètres d'épaisseur, **la peau** nous sert-elle d'armure contre le monde extérieur ? Par quel miracle parvient-elle à nous protéger efficacement des infections, de la chaleur ou du froid ? Pour comprendre ces mystères, plongeons dans le monde étonnant des cellules. Et n'oublions pas l'univers des microbes (bactéries, virus, champignons...), avec lesquels nous vivons au quotidien.

Le secret de la peau se cache dans l'épiderme. Un mur de cellules s'y dresse comme les remparts d'une forteresse contre les agressions extérieures. Des dizaines à des centaines de couches de cellules sont ainsi superposées selon les parties du corps, la peau des pieds étant plus épaisse que celle des paupières.

D'après *L'invisible*, livre documentaire

Les scientifiques en sont sûrs : la Terre se **réchauffe** et l'homme en est en partie responsable. En 100 ans, la température moyenne de notre planète a augmenté de 0,6°C. En apparence ce n'est pas grand-chose, mais en réalité c'est beaucoup. Et les spécialistes du climat prévoient une augmentation de 1,4 à 5,8°C d'ici 2100.

Or, 5°C seulement nous séparent de la dernière période glaciaire ...

Catherine Stern, *Le développement durable à petits pas*

L'homme moderne est apparu vers -200 000 à -100 000 ans. On l'appelle **Homo sapiens** : homme sage. Avec son crâne arrondi, son front haut dépourvu de bourrelets au-dessus des yeux, son menton marqué et ses petites mâchoires, c'est celui qui nous ressemble le plus. C'est aussi lui qui va coloniser le monde.

L'homme de Neandertal apparaît vers -100 000 ans. Il est le premier à enterrer ses morts. Vers -30 000 ans, il disparaît subitement.

De tous les premiers hommes modernes, Cro-Magnon est le mieux connu. C'est lui qui développe les premières formes d'art. Pour la première fois l'homme a une action dont sa survie n'est pas le seul but. Vers -3000 ans, il invente l'écriture.

Déjà la terre avait émergé du chaos, mélange confus de tous les éléments. Elle existait, plate et ronde, avec la mer tout autour, le ciel au-dessus, le soleil dans le ciel.

Déjà le monde était peuplé par les Titans, géants primitifs, et par les dieux, dont Jupiter était le souverain.

Déjà Prométhée, un Titan ingénieux, avait façonné l'homme, avec de la boue et de l'eau.

Les hommes s'étaient multipliés à la surface de la terre. Ils vécurent d'abord heureux, pieux et honnêtes. Mais avec le temps, ils cessèrent de s'entendre, se disputèrent, s'entretuèrent. Et plus personne ne s'inclinait devant l'autel des dieux.

Voyant cela, du haut de sa demeure divine, Jupiter entra dans une violente colère.

16 métamorphoses d'Ovide, adapté par Françoise Rachmuhl

La magicienne Circé met en garde Ulysse sur les dangers que représentent les sirènes.

« Ulysse, toutes ces choses se sont donc passées ainsi. Maintenant écoute-moi, et plus tard un dieu te rappellera le souvenir de mes paroles. — D'abord tu rencontreras les Sirènes, séductrices de tous les hommes qui s'approchent d'elles : celui qui, poussé par son imprudence, écouterait la voix des Sirènes, ne verra plus son épouse ni ses enfants chéris qui seraient cependant charmés de son retour ; les Sirènes couchées dans une prairie captiveront ce guerrier de leurs voix harmonieuses. Autour d'elles sont les ossements et les chairs desséchées des victimes qu'elles ont fait périr. Fuis ces bords et bouche les oreilles de tes compagnons avec de la cire molle, de peur qu'aucun d'eux ne les entende. Toi-même, si tu le désires, tu pourras écouter les Sirènes, mais laisse-toi auparavant attacher les pieds et les mains au mât de ton navire rapide ; laisse-toi charger de liens, afin que tu puisses te réjouir en écoutant la voix de ces Sirènes enchanteresses. Si tu implorés tes guerriers, si tu leur ordonnes de te délier, qu'ils te retiennent alors par de nouvelles chaînes. »

Homère, *L'Odyssée*, chant 12, vers 37-58, traduction Eugène Baret

Je m'appelle **Hélène** et je suis presque une vieille dame à présent. Quand je ne serai plus là, qui se souviendra de Lydia ? C'est pour cela que je veux vous raconter notre histoire.

En 1942, le nord de la France était occupé par l'armée allemande qui l'avait envahi.

Lydia et moi, Hélène, nous avions huit ans et demi ; ni la guerre, ni les allemands ne nous empêchaient d'aller à l'école, de jouer, de nous disputer et de nous réconcilier, comme toutes les amies du monde.

Un jour, pendant que nous jouions près d'elle, la maman de Lydia a cousu une étoile jaune sur leurs vestes.

J'ai dit : « Ça fait joli, cette étoile. »

La maman de Lydia m'a répondu : « Joli ou pas, on n'a pas le choix.

Tous les juifs doivent la porter. C'est une nouvelle loi. »

La maman de Lydia a fini de coudre l'étoile. « La place des étoiles est au ciel, dit-elle. Quand les hommes les arrachent au ciel pour les coudre sur leurs vêtements, ça n'apporte que du malheur... »

Jo Hoestlandt et Johanna Kang, *La grande peur sous les étoiles*

Sur mes cahiers d'écoliers
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable, sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

(...)

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
pour te nommer !
Liberté.

Paul Eluard

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse !

Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes, mon cher ! ... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc ! ... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux ! ...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buisseries, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Séguin dans la montagne. C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette. Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Séguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

Extrait de la Chèvre de M. Seguin. *Lettres de mon Moulin*, A. Daudet

A peu près depuis qu'ils existent, les ordinateurs jouent aux échecs. En 1997, grand froid parmi les humains : un ordinateur appelé « Deep Blue » bat le célèbre champion du monde Garry Kasparov. En 2005, la supériorité définitive des ordinateurs au jeu d'échecs est reconnue. Comment font-ils ? L'intelligence artificielle des ordinateurs a l'avantage de pouvoir calculer de nombreuses positions de pièces en très peu de temps : 200 millions par seconde pour Deep Blue. Soit 6 à 20 coups à l'avance. Il suffit dès lors de choisir le coup qui fera le plus mal. Que pouvait faire Kasparov contre pareil adversaire ?

Philéas et Autobule, n°43, p.29

Quand un chien joue avec son maître, on voit bien qu'il s'amuse. Ses yeux brillent, sa queue bat, il est tout heureux et frétille... Des scientifiques ont analysé le sang de plusieurs chiens avant et après un moment de jeu avec leur « ami à deux pattes ». Résultat : après le jeu, leur taux d'« hormone de l'amour » avait augmenté de 50% ! L'« hormone de l'amour » c'est le surnom donné à l'ocytocine, une substance présente chez tous les mammifères. Elle agit notamment lors de l'accouchement et de l'allaitement, et favorise l'attachement entre une mère et son enfant. Chez l'humain aussi, le taux d'ocytocine augmente lorsqu'il est en compagnie d'une personne qu'il aime beaucoup !

Philéas et Autobule, n°67, p.18

- Bonjour Mademoiselle !
- Bonjour !
- Pourriez-vous me dire comment arriver à la bibliothèque ?
- Oui, bien sûr. Derrière le bâtiment rouge là-bas il y a la bibliothèque, elle est à côté de la cantine.
- Merci beaucoup, tu es française ?
- Non, je suis belge mais je fais mes études en France. Et toi, tu es français ?
- Non, je suis italien. Je m'appelle Marcos Adamo.
- Enchantée ! J'adore l'Italie ! Et moi c'est Christa !
- Enchanté de faire ta connaissance !

- A- Animalerie Beauté canine, Maude à l'appareil.
- B- Bonjour, je voudrais parler à monsieur Basque, s'il vous plaît.
- A- Le propriétaire ? Il n'est pas là en ce moment. Je peux vous aider ?
- B- Écoutez, c'est urgent, je dois absolument lui parler. Vous savez où il est, quand il doit revenir ?
- A- Oui, il est allé dîner. Il va être absent jusqu'à une heure. Je peux lui faire un message ?
- B- Certainement. Dites-lui que madame Guertin a téléphoné. C'est au sujet de Bichon.
- A- Ah oui, votre petit caniche.
- B- C'est ça, mon petit chou.
- A- Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que je peux vous aider ?
- B- Non, vous ne pouvez pas. Je veux parler au patron, c'est trop sérieux.
- B- Oui, allô.
- C- Ici Serge Basque, de l'animalerie. J'ai eu votre message, madame Guertin. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?
- B- Je veux me plaindre du traitement qu'on a fait à mon Bichon.
- C- Qu'est-ce qu'il y a, madame ? Vous n'êtes pas satisfaite ?